

John Mearsheimer : vers une guerre totale avec la Russie et l'Iran

Le professeur John Mearsheimer évoque la montée de l'escalade de l'Occident face à la fois à la Russie et à l'Iran, la guerre totale apparaissant comme la conclusion logique. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous recevons une fois de plus le professeur John Mearsheimer pour parler de l'actualité mondiale. Merci, comme toujours, d'être revenu parmi nous. Avec plaisir, Glenn. Je suis content d'être ici. Alors, on commence à avoir l'impression qu'on est déjà dans une troisième guerre mondiale. Parce que, comme vous l'avez vu, les attaques du week-end à Moscou ont été assez importantes. Et moi, je pars du principe qu'il y a eu une forme d'aide occidentale, tout simplement parce que, eh bien, l'Ukraine utilise des armes de l'OTAN, l'OTAN participe à la planification militaire, au renseignement, au choix des cibles. Il y a même des contractants qui opèrent certaines armes et qui aident à contourner les défenses aériennes russes. Mais ensuite, on a vu des attaques venir directement depuis le territoire de l'OTAN.

On a entendu les pays baltes et la Finlande dire qu'ils n'avaient pas donné leur accord pour ça. Ils affirment qu'ils n'ont pas approuvé, et pourtant, ça se reproduit encore. Mais maintenant, on voit les Européens qui commencent à produire ces armes en masse, ou du moins, ils annoncent leur intention de fabriquer en grande quantité des armes de frappe à longue portée, dans le but explicite de frapper au cœur du territoire russe. Ils expliquent que la guerre doit être portée en Russie. Et maintenant, bien sûr, on assiste à cette attaque massive contre la capitale russe. Je me demandais donc : comment voyez-vous la situation évoluer à présent ? Quelles options s'offrent à la Russie aujourd'hui ? Et quels futurs possibles se dessinent devant nous ?

#John Mearsheimer

Eh bien, il est clair que les Ukrainiens montent d'un cran dans l'escalade. Ils en font de plus en plus pour frapper le territoire russe. Et on voit bien que, dans les premières années de la guerre, ils comptaient surtout sur les missiles. Ils en avaient un nombre limité, et les Européens comme les Américains imposaient des restrictions importantes à l'usage de ces missiles occidentaux contre la Russie. Mais aujourd'hui, les Ukrainiens se sont tournés vers les drones. Ils ont développé une force

de drones importante, capable de frapper à l'intérieur du territoire russe. Je pense qu'à ce stade, les dégâts que ces drones peuvent causer restent encore assez limités.

Et ça, clairement, ça ne changera pas le cours de la guerre de manière significative. Ça n'arrivera pas. Mais je pense que le vrai danger, en avançant, c'est que les Ukrainiens, avec les Européens, qui restent déterminés à vaincre la Russie, vont augmenter le nombre de frappes, et aussi le type de frappes, contre la Russie. J'imagine que le nombre d'attaques de drones va augmenter avec le temps. Et à un moment donné, les Ukrainiens, avec l'aide des Européens, ajouteront des missiles à tout ça. On aura donc des attaques de missiles et de drones contre la Russie. Et là, la question qu'il faut se poser, c'est : que feront les Russes ?

Vous avez reçu Sergueï Karaganov dans votre émission, et il a dit très clairement qu'à son avis, la Russie devrait frapper des cibles européennes pour envoyer un message sans équivoque aux Européens : que cette situation est inacceptable et qu'elle doit cesser. Selon lui, il faudrait commencer par des armes conventionnelles, et si cela ne suffit pas, passer ensuite aux armes nucléaires. Il souligne d'ailleurs – et je pense que c'est un point très important – que lorsqu'il a commencé à évoquer cette idée au tout début de la guerre, il faisait partie d'une nette minorité. Très peu de gens étaient d'accord avec lui.

Mais il affirme aujourd'hui — et je le crois sur parole, parce que c'est quelqu'un d'honnête — que l'immense majorité des gens avec qui il parle sont d'accord avec lui. Les Russes, d'une certaine manière, en ont assez. Ils sont fatigués de la guerre en général. Et l'idée que l'Ukraine intensifie maintenant le conflit en frappant de plus en plus le territoire russe, c'est tout simplement inacceptable. Donc, quelque chose doit être fait. Je pense qu'il ne fait aucun doute, Glenn, que si la guerre continue, et si l'Ukraine, en coopération avec les Européens, continue de hausser les enchères en frappant la Russie, en visant des villes comme Moscou, alors les Russes riposteront, exactement comme Karaganov l'a évoqué.

#Glenn

J'ai l'impression que, eh bien, les représailles vont de toute façon arriver maintenant. La pression était déjà tellement forte, et là, encore une fois, ça semble aller au-delà de ce qu'ils peuvent accepter ou encaisser. Mais on peut aussi imaginer qu'avant ça, il y aura peut-être une autre étape dans l'escalade — c'est-à-dire des attaques encore plus brutales contre l'Ukraine. Et si ça ne dissuade pas les Européens, alors passer à des armes conventionnelles contre un pays comme l'Allemagne ou l'Estonie. Mais on voit aussi d'autres voies possibles vers l'escalade. Par exemple, on reparle encore de la possibilité que l'Ukraine puisse, selon leurs mots, libérer assez facilement la Moldavie du gouvernement de Transnistrie, cette région séparatiste. Sauf qu'il y a là-bas des milliers de soldats russes. Ce serait donc, encore une fois, une énorme escalade. Et on peut supposer que cela serait approuvé par l'OTAN. Alors, voyez-vous d'autres scénarios possibles ? Parce qu'on a vraiment l'impression qu'on s'approche dangereusement d'une catastrophe.

#John Mearsheimer

Eh bien, quand je pense à la situation entre la Russie d'un côté, et l'Ukraine et les Européens de l'autre, ce n'est pas si différent de la guerre en Iran — la guerre entre l'Iran d'un côté, et les États-Unis et les Israéliens de l'autre. Dans les deux cas, aucun camp n'est prêt à faire de véritables concessions. Ils veulent simplement continuer à se battre. Et on en arrive à un point où certains participants deviennent désespérés, prêts à tout tenter pour gagner la guerre. C'est pour ça qu'on s'inquiète d'une possible attaque de Trump contre l'Iran cette semaine, un sujet dont on parlera sûrement un peu plus tard. On comprend tous que Trump est désespéré. Et quand on est désespéré, on tente parfois sa chance, même quand on pense qu'on ne va pas gagner. On se dit qu'il y a peut-être une toute petite chance, mais que le risque vaut la peine d'être pris.

Et si on regarde la situation entre, d'un côté, les Ukrainiens et les Européens, et de l'autre, les Russes, il n'y a tout simplement aucune marge pour une négociation. Il n'y a aucun moyen de mettre fin à cette guerre par la diplomatie. Donc, les deux camps vont continuer à se battre. Les Russes, eux, en arrivent à un point où ils se disent que ça doit s'arrêter. Et l'idée de laisser les Ukrainiens et les Européens les entraîner dans une escalade, jusqu'à lancer de grandes attaques contre Moscou avec des drones et des missiles, c'est tout simplement inacceptable. Il faut que ça cesse. Et si cela veut dire qu'ils doivent adopter une stratégie vraiment risquée, eh bien, tant pis. Je pense qu'on voit très clairement cette logique à l'œuvre dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine. Et bien sûr, la même logique s'applique du côté ukrainien et européen.

Les Ukrainiens sont désespérés de redresser la situation. Ils sont désespérés de garder les Européens impliqués dans le combat. Et donc, ils veulent convaincre les Européens qu'ils peuvent faire des choses aux Russes qui pourraient changer le cours de la guerre, d'une manière ou d'une autre. Les Ukrainiens ont donc de très fortes raisons d'intensifier le jeu. Et maintenant, les Russes aussi ont de très fortes raisons d'intensifier le jeu. Les Européens, pareil. Et il n'y a aucun espace de négociation ici. Tout ça montre simplement qu'on va grimper les échelons de l'escalade. Et comme toi et moi le savons bien, ça ne va pas bien se terminer. Si on revient à l'Iran, sans entrer dans les détails pour le moment, on peut raconter une histoire assez similaire. Donc, on est dans une situation très grave, à la fois au Moyen-Orient et en Ukraine.

#Glenn

Comme je le disais, un autre point commun, justement, entre la guerre en Iran et celle en Ukraine, c'est l'absence de diplomatie, à mon avis. En Europe, on en est encore à se demander s'il faut ou non parler à la Russie. Et si on doit lui parler, qui devrait représenter les Européens ? Politico a publié que Kaja Kallas pourrait être cette représentante... mais certains diplomates européens ne sont pas du tout d'accord. Ils estiment qu'elle pose trop de problèmes, qu'elle n'arrivera à rien avec les Russes. Et puis, même si on décide de parler aux Russes et qu'on choisit qui doit représenter l'Europe, il faudra encore se mettre d'accord sur une position commune.

Et encore une fois, on a l'impression d'être très loin, même de simplement s'asseoir et parler avec les Russes. Pendant ce temps, alors qu'il est si difficile de faire fonctionner la diplomatie, on grimpe les échelons de l'escalade sans aucun débat, sans même y réfléchir à deux fois. C'est assez difficile à croire, mais c'est pourtant bien réel. Alors, comment comprendre tout ça ? Cette rupture générale de la diplomatie, comment l'expliquer ? Parce que c'est un thème qu'on retrouve un peu partout dans le monde. On n'arrive plus à négocier quoi que ce soit de vraiment important avec les Chinois — du moins, c'est comme ça que je le vois —, ni avec les Russes, ni avec les Iraniens. Est-ce qu'il y a simplement trop de changements en même temps ? Ou comment expliquer cet échec constant de la diplomatie ?

#John Mearsheimer

Eh bien, je pense que si on regarde le conflit en Ukraine, la clé pour comprendre pourquoi il n'y a absolument aucun espace de négociation, c'est que, du point de vue de la Russie, les positions ukrainienne et européenne représentent une menace existentielle. Et évidemment, du point de vue de l'Ukraine, et je dirais même de plus en plus du point de vue de l'Europe, la position de la Russie, son succès en Ukraine, représente aussi une menace existentielle. Donc, on a ici deux camps : les Européens et les Ukrainiens d'un côté, et les Russes de l'autre, qui voient ce conflit comme une guerre entre deux parties prêtes à aller jusqu'au bout. Et face à une menace existentielle, il n'y a tout simplement pas de place pour la négociation. Le résultat, c'est qu'il n'y a pas d'espace de compromis. Maintenant, si on prend en compte les États-Unis — en partie à cause de la géographie, mais aussi parce que les États-Unis sont une puissance immense —, il faut dire qu'ils ont eux aussi des raisons de vouloir entretenir de bonnes relations avec les Russes.

Nous, les Américains, ne considérons pas les Russes comme une menace existentielle. Et c'est justement pour ça que Trump est prêt à négocier avec la Russie. Alors, attention, il n'est pas doué pour la diplomatie, loin de là. Il est même très maladroit quand il s'agit de faire de la diplomatie. Mais malgré tout, il a clairement montré qu'il était disposé à conclure un accord avec Poutine. Le problème, c'est que Trump n'arrive pas à avancer, parce que les Européens et les Ukrainiens ne veulent pas négocier un accord du type de celui qu'il propose avec la Russie. Du coup, il n'y a pratiquement aucun espoir sur le plan diplomatique. Et je pense qu'en un sens, Trump a un peu tiré un trait sur la guerre entre la Russie et l'Ukraine, parce qu'il a compris qu'il ne pourrait pas obtenir d'accord, que ce conflit devra se régler sur le champ de bataille. C'est pour ça, à mon avis, qu'il n'y a plus vraiment d'espace diplomatique dans cette affaire.

#Glenn

Eh bien, je suppose que la grande question, c'est de savoir si les États-Unis entreraient en guerre avec la Russie. Parce que, imaginons que les Russes lancent une frappe conventionnelle sur l'Estonie, sous prétexte que ce pays a permis à l'Ukraine de faire passer ses drones par son territoire pour attaquer la côte baltique de la Russie. À ton avis, quelle serait la probabilité que les États-Unis interviennent, ou fassent quelque chose d'important, si les Russes menaient une frappe aussi limitée

— pas pour conquérir quoi que ce soit, mais essentiellement pour riposter et rétablir leur capacité de dissuasion ?

#John Mearsheimer

C'est très difficile à dire. Je veux dire, si on revient à ce que dit Karaganov, il parle d'attaquer des pays de l'OTAN. Bien sûr, au départ, ce serait avec des armes conventionnelles. Mais si vous attaquez un pays de l'OTAN, du moins par le passé, cela garantissait presque que les États-Unis interviendraient. On ne sait pas très bien ce que ferait Trump aujourd'hui, vu tous les problèmes qu'on affronte au Moyen-Orient. Et là, on parle bien sûr de la guerre avec l'Iran, mais aussi de ce qui se passerait si on entrait dans une logique de représailles avec les Russes — et encore une fois, c'est exactement ce que Karaganov propose — une logique de coup pour coup.

Karaganov comprend très bien que, dès qu'on commence à attaquer en Europe de l'Ouest ou en Europe de l'Est, il y a de fortes chances qu'on monte, au moins un peu, sur l'échelle de l'escalade. Alors la vraie question, c'est : qu'est-ce que les États-Unis pensent pouvoir gagner à jouer à ce petit jeu de représailles ? Et la réponse, c'est probablement pas grand-chose. Et bien sûr, c'est pour ça que Karaganov pousse cette idée, et que beaucoup de gens y adhèrent. Ce n'est pas évident que les Américains réagissent, surtout si l'attaque en Europe de l'Est ou en Europe de l'Ouest reste limitée. Mais qui peut vraiment en être sûr ? Tu vois ce qui se passe ici, Glenn ? Je pense que les Russes ont conclu depuis longtemps que l'Occident et les Ukrainiens — mais surtout l'Occident — ne respectent tout simplement pas les lignes rouges.

L'Occident semble avoir oublié que nous avons affaire à de grandes puissances dotées de l'arme nucléaire. Et comme vous et moi en avons déjà parlé, c'est vraiment incroyable que les États-Unis et le Royaume-Uni aient aidé l'Ukraine lorsqu'elle a envahi le territoire russe à l'été deux mille vingt-quatre. C'est ce qu'on appelle l'offensive de Koursk. Et bien sûr, nous avons ensuite soutenu l'Ukraine quand elle a attaqué l'un des piliers de la triade nucléaire stratégique de la Russie. Comme je l'ai déjà dit, c'était impensable pendant la guerre froide. L'idée que nous aurions pu aider un allié à envahir l'Union soviétique — ça, ça n'aurait jamais eu lieu — ou que nous aurions pu aider un allié, ou même agir nous-mêmes, pour frapper un élément de la triade nucléaire stratégique.

C'est tout simplement impensable. C'était vraiment dangereux. Mais c'est bien ce qui s'est passé dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine. Et comme on en a déjà parlé, il y a beaucoup de preuves que l'Ukraine, avec l'aide des États-Unis et des Britanniques, cherchait à éliminer Poutine. Tout cela montre clairement que l'Occident et les Ukrainiens, évidemment, sont prêts à agir d'une manière que je qualifierais d'irresponsable. Le problème pour les Russes, c'est qu'ils n'ont pas réagi de façon significative par le passé, quand l'Occident a fait ce genre de choses. C'est l'une des raisons pour lesquelles, à mon avis, l'argument de Karaganov trouve aujourd'hui plus d'écho.

Je pense que beaucoup de Russes comprennent qu'ils auraient été plus avisés de réagir beaucoup plus fermement à ces provocations dont je viens de parler, dès le début. En ne répondant pas, ils

ont permis à l'Occident et aux Ukrainiens de croire qu'ils pouvaient frapper le territoire russe sans en subir les conséquences. Et bien sûr, c'est là que tout a commencé. Vous faisiez remarquer ces attaques de grande ampleur contre Moscou. Il est assez clair que ni l'Occident ni les Ukrainiens ne sont dissuadés. Et d'ailleurs, comme vous l'avez souligné, tout indique qu'on est en train de monter encore d'un cran dans l'escalade.

Alors, si vous jouez la carte de la Russie, que vous aimiez les Russes ou non, mais si vous vous mettez à leur place et que vous regardez ce qui s'est passé dans le passé, ce qui s'est passé ce week-end, que vous écoutez les Européens parler, que vous écoutez les Ukrainiens, et que vous réfléchissez à la direction que tout ça prend, c'est assez évident pour moi, et je suis sûr que vous le voyez aussi. La conclusion logique, c'est qu'il va falloir taper du poing sur la table, comme disait ma mère, et envoyer un signal très clair : ça, c'est tout simplement inacceptable. Et si l'Occident et les Ukrainiens veulent monter d'un cran dans l'escalade, eh bien, vous monterez l'escalade avec eux. Et au bout du compte, vous leur ferez payer un prix terrible. Voilà, en gros, ce qui se passe ici, du point de vue de l'escalade. En même temps, vous n'avez aucun espace de négociation. Et comme vous le savez mieux que moi, c'est une situation d'une dangerosité exceptionnelle.

#Glenn

Oui, je pense que le problème, c'est qu'au sein de l'OTAN, on est devenus trop sûrs que la Russie est dissuadée. Parce que le raisonnement semble être : « la Russie n'oserait jamais riposter ». En fait, je crois que le problème est double. D'un côté, ils ne voient pas ça comme une riposte, parce que beaucoup se sont convaincus qu'ils ne participent pas à cette guerre — ils se contentent de fournir des armes à l'Ukraine, et c'est tout. Mais l'autre aspect, c'est cette confiance excessive dans l'idée que les Russes sont dissuadés. En gros, on peut bombarder les Russes, les attaquer, les tuer, et ils n'oseraient pas répondre, parce que sinon on sortirait les grosses armes, et eux ne le feraient pas. Donc, ils auraient trop peur.

Alors, quand on devient trop sûr que l'adversaire sera dissuadé, on peut finir par faire des choses vraiment insensées. Et je me demande simplement si, selon vous, la dissuasion fonctionne différemment des deux côtés, ou comment tout cela peut évoluer sur l'échelle de l'escalade. Parce que, souvent, j'ai l'impression que l'OTAN avance par petits paliers, monte un peu, redescend parfois, alors que le camp russe semble attendre, puis franchir d'un coup de grandes étapes. Par exemple, la prise de la Crimée en deux mille quatorze, puis, quand l'Occident a commencé à envoyer des armes, l'annexion soudaine de ces quatre oblasts en deux mille vingt-deux. Pensez-vous qu'il y a quelque chose de ce genre, que les Russes ne procèdent pas par petits pas, mais plutôt par grands sauts sur l'échelle de l'escalade ? Ou, plus largement, comment voyez-vous la suite ?

#John Mearsheimer

Eh bien, ce dont parle Karaganov, c'est un pas énorme. Je veux dire, même si vous lanciez trois missiles sur la Roumanie et trois autres sur la Pologne, et qu'il n'y avait presque pas de victimes —

et là, on parle de missiles conventionnels — ce serait quand même un pas énorme, parce que ce serait une frappe russe contre deux membres de l'OTAN. Voilà. Donc, les Russes n'ont pas besoin d'en faire beaucoup pour vraiment faire monter la tension. Et je pense que, inévitablement, c'est bien de ça qu'ils parlent. Maintenant, laissez-moi aborder la question sous un angle un peu différent. Je ne pensais pas qu'on en arriverait là, parce que je croyais que les Russes gagneraient sur le champ de bataille, vous voyez ? Et que la guerre serait, à ce stade, à peu près réglée militairement.

À mon avis, il ne fait aucun doute que les Russes sont en train de gagner la guerre. Et même si elle s'arrêtait maintenant, les Russes auraient déjà gagné. Ils ont conquis environ vingt pour cent de l'est de l'Ukraine, et les Ukrainiens ne vont pas récupérer ce territoire. Et en plus, si on regarde ce qui se passe sur le champ de bataille, les Ukrainiens sont en train de perdre. Les Russes avancent, mais à un rythme progressif. Et c'est à cause des drones. Les drones, qui n'étaient pas vraiment visibles au début de la guerre, sont maintenant omniprésents sur le champ de bataille. Et ça rend les choses très difficiles pour les Russes, qui ne peuvent pas capturer du territoire rapidement ni, en somme, en finir avec les Ukrainiens.

Je ne pense pas que les Ukrainiens aient assez de troupes pour tenir la ligne de front sans les drones. S'il n'y avait pas de drones, les lignes seraient tellement perméables que les Russes pourraient assez facilement percer. Mais comme il y a beaucoup de drones dans le ciel, les Ukrainiens, même avec peu de soldats, peuvent maintenir la ligne de front et rendre les avancées russes très difficiles. Donc, à mon avis, il ne fait aucun doute que les Russes ont gagné la guerre. La seule vraie question maintenant, c'est de savoir combien de territoire supplémentaire ils vont encore prendre. Mais le fait est que ça prend du temps. Les Russes ne peuvent pas compter sur une victoire rapide et décisive pour le moment.

Au final, ça met la pression sur les Russes pour qu'ils fassent quelque chose à propos de la guerre aérienne en cours, celle dont on parlait tout à l'heure. Donc, à mon avis, vu les progrès très lents des Russes sur le champ de bataille, vu qu'il n'y a aucun espace de négociation, et vu que les Européens comme les Ukrainiens semblent décidés à augmenter le nombre et la qualité des attaques sur le territoire russe, je pense qu'une escalade sérieuse est inévitable. Et comme je l'ai déjà dit, il ne faut pas grand-chose de la part des Russes — juste quelques missiles de plus lancés sur le territoire de l'OTAN — pour que ça représente un bond en avant énorme.

#Glenn

Je me demande encore si ce message serait vraiment perçu comme prévu en Europe. Parce qu'on a plutôt l'impression que, quand la Russie finira par riposter, les Européens en concluront simplement : « Vous voyez, on vous l'avait dit, après l'Ukraine, la Russie attaquera aussi l'OTAN. » C'est pour ça qu'on aide l'Ukraine. Donc, ils ne le verraient pas comme un moyen de dissuasion, mais plutôt comme la marche de Moscou vers Paris, en quelque sorte. Enfin... je peux me tromper, bien sûr.

#John Mearsheimer

Si je peux me permettre d'intervenir, Glenn, je pense que ce que tu oublies, c'est qu'en toile de fond, il y a la menace nucléaire. On ne parle pas seulement du risque de déclencher une Première ou une Seconde Guerre mondiale, ce qui serait déjà absolument terrible en soi. On parle du fait que les Russes possèdent des armes nucléaires, et que Karaganov, entre autres, évoque la possibilité de les utiliser. C'est vraiment essentiel de comprendre ça. Parce qu'une fois qu'on commence à monter l'échelle de l'escalade, tout le monde sait qu'à un certain moment — difficile de dire exactement où — on avance à tâtons, les yeux fermés, en montant cette échelle, tu vois ? Mais quelque part, sur cette échelle, il y a l'usage de l'arme nucléaire. L'un des barreaux, c'est l'emploi de l'arme nucléaire.

Et tout le monde comprend ça, ou presque tout le monde voudra éviter que ça arrive. C'est ce que Karaganov a bien saisi. La simple menace d'utiliser l'arme nucléaire a une énorme valeur dissuasive. Et je pense qu'il a raison sur ce point, parce qu'on n'a pas envie de finir carbonisés. Ce dont parle Karaganov, et d'autres aussi, c'est du risque de s'engager sur une pente glissante. Et une fois qu'on est sur cette pente, eh bien, personne ne sait jusqu'où on peut aller, n'est-ce pas ? Encore une fois, on est sur l'échelle de l'escalade. On ne voit pas vraiment où on met les pieds. C'est comme si on avait les yeux fermés, qu'on avançait à tâtons dans le noir... et que les armes nucléaires pouvaient finir par être utilisées. Donc, l'idée ici, c'est que dès qu'on commence à monter sur cette échelle de l'escalade, tout le monde a un intérêt énorme à y mettre fin le plus vite possible.

#Glenn

Oui, c'est pour ça que je comprends la logique d'une frappe contre un pays de l'OTAN. Pas parce que ce serait peu risqué, mais parce que ne rien faire maintenant paraît encore plus dangereux. Les Européens nous ont déjà montré où ils veulent aller : ils veulent porter la guerre jusqu'en Russie. Ils vont produire en masse des missiles et des drones à longue portée pour frapper au cœur du territoire russe. C'est vraiment ce qu'ils comptent faire. Et avec cette attaque contre Moscou, ils ont clairement montré que c'est bien leur intention. Alors, ne rien faire aujourd'hui semble presque plus imprudent que de frapper l'OTAN, ce qui montre à quel point la situation dans laquelle nous nous sommes mis est terrible.

Cela dit, je voulais un peu me tourner vers une autre guerre terrible, qui semble devenir incontrôlable : l'Iran. D'après ce que je comprends, après la Chine, il n'y a pas eu de changements significatifs. Les Iraniens n'acceptent pas les propositions américaines, et les Américains n'acceptent pas les propositions iraniennes. Et beaucoup préviennent maintenant qu'une guerre pourrait éclater d'ici quelques heures, ou dans vingt-quatre, quarante-huit heures. Comment voyez-vous cette situation évoluer ? La seule source d'apaisement, ou de calme, semble être que tout cela n'a pas vraiment de sens. Je ne vois pas ce qu'ils pourraient obtenir maintenant, qu'ils n'aient pas déjà essayé d'obtenir pendant ces quarante jours. Alors, à quoi faut-il s'attendre ?

#John Mearsheimer

Eh bien, si vous regardez les propositions que les Iraniens et les Américains avancent pour résoudre ce conflit, vous voyez qu'ils sont à des années-lumière l'un de l'autre. Il n'y a tout simplement aucun espace de négociation ici, pas plus qu'il n'y en a dans le conflit entre l'Ukraine, l'Europe et la Russie. Donc, à moins qu'ils ne fassent des concessions en coulisses dont nous n'avons pas connaissance, il n'y aura pas d'accord. Mais rien ne semble indiquer que ce soit le cas. Tout ce qu'on voit dans les déclarations publiques montre qu'il n'y a aucun terrain d'entente sur les questions essentielles entre les deux camps.

Et Trump devient de plus en plus désespéré. Il n'y a vraiment aucun doute là-dessus. On a commencé par une campagne de bombardements qui a duré quarante jours. Ça n'a pas marché. Alors, le huit avril, on est passé à un cessez-le-feu. Ensuite, la pression devait venir du blocus. Le blocus, c'était la nouvelle formule pour forcer l'Iran à capituler. La première formule, c'était la campagne de bombardements de quarante jours. Ça n'a pas fonctionné. Eh bien, il est maintenant évident que le blocus ne marche pas non plus. Et même s'il devait finir par marcher, ça prendrait beaucoup de temps. Or, le temps, c'est justement ce que Trump n'a pas. Il doit régler ça rapidement. Il doit s'en sortir, à cause des conséquences économiques de cette guerre.

#John Mearsheimer

Ça veut dire qu'il a en fait deux options. Soit il reprend les bombardements, soit il accepte un accord aux conditions de l'Iran. Et pour lui, c'est presque impossible d'accepter un accord aux conditions de l'Iran. Je pense qu'il espérait que, lors de son voyage à Pékin, il pourrait discuter avec les Chinois, et que les Chinois accepteraient de faire pression sur l'Iran. L'idée, c'était que les Iraniens finiraient par faire d'importantes concessions, ce qui permettrait à Trump de proclamer une victoire, même s'il devait lui aussi faire des concessions. Mais au moins, les Iraniens en feraient de grandes aussi. Or, rien ne montre que les Chinois étaient prêts à le faire. Aucune preuve qu'ils étaient disposés à exercer cette pression. Donc, la Chine n'aide pas.

Donc, il revient à la case départ. La question, c'est : qu'est-ce qu'il va faire maintenant ? Et j'ai le sentiment qu'il pourrait bien tenter sa chance et reprendre les bombardements sur l'Iran. Il ne fait aucun doute que les Israéliens et les néoconservateurs aux États-Unis le poussent dans cette direction. Mais le problème, c'est que lancer une nouvelle campagne de bombardements ne va pas résoudre la situation. Ça ne fera pas capituler les Iraniens. Presque tout le monde le comprend. On peut infliger des dégâts énormes à l'Iran, comme on l'a fait pendant les quarante premiers jours de la guerre, et ils ne se rendront pas. Au contraire, ça les rendra sans doute encore plus déterminés à tenir bon.

Et puis, l'autre problème auquel Trump est confronté, c'est que les Iraniens ont une capacité de seconde frappe. Et, tu sais, si on pense à relancer la campagne de bombardements, Glenn, il me semble évident que si ça n'a pas marché la première fois, il faudra frapper encore plus fort la deuxième. Autrement dit, cette fois, la campagne de bombardements devra être encore plus intense. C'est du bon sens. Si la première campagne n'a pas fonctionné et qu'on s'attend à ce que la

deuxième réussisse, c'est forcément parce qu'elle sera bien plus massive que la campagne de quarante jours avec laquelle on a commencé la guerre.

#John Mearsheimer

Mais si on fait ça, ça donne aux Iraniens encore plus de raisons de tout faire exploser dans le Golfe, d'attaquer presque tous les pays de la région et de tout faire pour les déstabiliser, bloquer la mer Rouge, et ainsi de suite. Au final, les dégâts pour l'économie mondiale seraient encore plus graves, et les Iraniens resteraient dans la bataille. Donc, je ne vois pas pourquoi, d'un point de vue stratégique, Trump n'accepterait pas simplement le fait qu'on a perdu et qu'il faut négocier un accord. Est-ce une bonne option ? Non, mais c'est la moins mauvaise. Revenir aux bombardements, lancer une campagne encore plus massive que la dernière fois, ça ne réglera pas le problème. Comme je l'ai dit, ça ne fera qu'empirer les choses. Mais bon, on n'a pas vraiment l'impression, du moins vu de l'extérieur, que Trump soit prêt à faire des concessions significatives aux Iraniens et à les laisser repartir avec une victoire. Donc, il semble bien qu'il soit prêt à tenter sa chance.

#Glenn

C'est ce que je me dis. Si on replonge dans cette guerre, l'intensité sera forcément beaucoup plus forte, même s'il reste moins de cibles militaires. Mais ça veut dire que les Iraniens n'auront pratiquement aucune raison de se retenir. Comme tu l'as dit, ils peuvent bloquer la mer Rouge, ils peuvent pratiquement détruire une bonne partie des États du Golfe. Ils peuvent couper les câbles internet. Ils peuvent mener des conquêtes territoriales importantes contre le Koweït, enfin... faire faire ça par les Irakiens. Bref, il y a énormément de choses qu'ils peuvent faire.

C'est pour ça qu'il est difficile d'imaginer qu'ils suivent cette voie. Mais disons que, plutôt que d'escalader ou de replonger dans la guerre, Trump décide de renforcer le blocus. L'un des problèmes aujourd'hui, c'est qu'ils doivent rester trop loin des côtes iraniennes. Mais imaginons qu'ils déplacent le dispositif, par exemple vers le détroit de Malacca, pour couper les navires iraniens là-bas. Ce serait aussi, bien sûr, une manière d'amener la guerre, dans une certaine mesure, jusqu'à la Chine. Penses-tu qu'un scénario comme celui-là soit possible, où ils commenceraient en fait à impliquer davantage d'acteurs ?

#John Mearsheimer

Eh bien, le problème ici, ce n'est pas l'endroit où se trouve le blocus. Le vrai problème, c'est que ce blocus ne punit pas suffisamment l'Iran pour le pousser à se rendre. Et tant que l'Iran ne se rend pas et que le détroit d'Ormuz reste fermé, les conséquences pour l'économie mondiale sont énormes. Et plus le temps passe, plus la situation se dégrade. Si on regarde ce qui se passe avec l'inflation aux États-Unis et dans le reste du monde, et qu'on commence à réfléchir aux difficultés que rencontrent différents pays pour rembourser leur dette, ou leurs dettes, et à la façon dont ce problème risque de s'aggraver avec le temps, on voit bien que les incitations pour le président

Trump à mettre fin à cette guerre rapidement, plutôt que plus tard, sont très fortes. Mais encore une fois, comment peut-il s'y prendre ? Et à mon avis, l'endroit où se trouve le blocus n'a finalement pas beaucoup d'importance.

Et c'est pour ça que je pense que continuer le blocus n'est pas une option viable. Et je crois que l'administration Trump le reconnaît. C'est pour ça qu'on parle de revenir aux bombardements. On en parle parce que le blocus ne fonctionne pas. Et il faut se rappeler que, tout comme les pays du Golfe, en dehors de l'Iran, cherchent des moyens de contourner le blocus, les Iraniens eux aussi cherchent à le contourner. Tous les acteurs ont des cartes à jouer dans cette situation. Les Iraniens travaillent activement à trouver différentes façons de contourner le blocus, et ils ont quelques atouts dans leur jeu. C'est ce qui rend très difficile le fait d'imposer à l'Iran le type de sanction qui pourrait — et j'insiste sur le mot "pourrait" — amener les Iraniens à se rendre.

#Glenn

Eh bien, j'ai du mal à voir la stratégie globale, ou même la direction que prennent les États-Unis. Où veulent-ils aller, exactement ? Parce qu'on nous avait dit, dans la Stratégie de sécurité nationale de deux mille vingt-cinq, que les États-Unis allaient sans doute s'adapter à une répartition du pouvoir plus multipolaire. Et maintenant, on voit toutes ces guerres... Elles semblent viser à restaurer une forme de primauté, de sécurité. Sans vraie raison, beaucoup de relations se sont détériorées — par exemple avec les Européens, les Asiatiques de l'Est. Les États du Golfe, c'est peut-être plus accidentel, mais le droit international, lui, s'effondre. Et plus personne ne fait confiance à la diplomatie.

Le vrai problème, pour les Iraniens comme pour les Russes, c'est qu'ils ne feraient confiance à personne. Pas seulement aux États-Unis, mais pas aux Européens non plus. Alors, comment... si on prend un peu de recul et qu'on regarde tous ces conflits en même temps, comment, selon vous, les États-Unis vont s'adapter à tout ça ? Parce que, vous savez, à un moment, je me suis dit que les États-Unis pouvaient transformer cette situation en opportunité. Ils pouvaient dire : « Bon, de toute façon, on voulait se désengager du Moyen-Orient. On va pivoter ailleurs. Les Européens ne nous ont pas aidés, très bien, on s'éloigne aussi de l'Europe. » Et, en gros, ils pouvaient faire cette transition vers un monde multipolaire. Mais ça ne semble pas être la voie qu'ils prennent. Alors... vers où vont les États-Unis, au juste ?

#John Mearsheimer

Eh bien, en ce qui concerne l'Europe, ce que font les États-Unis, c'est de transférer le fardeau du conflit en Ukraine sur les épaules des Européens. Les États-Unis font tout leur possible pour se détacher de ce conflit. L'idée, c'est de laisser les Européens s'en occuper. Pour ce qui est de l'Asie de l'Est, c'est assez clair, après le récent voyage de Trump à Pékin : il fait tout pour éviter qu'une crise n'éclate dans la région, et surtout pour qu'il n'y ait pas de guerre en Asie de l'Est impliquant les États-Unis. Ce serait une catastrophe totale pour eux, surtout à ce moment précis. Et cela nous amène au

Moyen-Orient. C'est là que nous sommes profondément engagés dans une guerre. Encore une fois, nous ne menons pas la guerre en Ukraine. Ce sont les Ukrainiens qui la mènent, et bien sûr, nous les aidons, mais nous ne faisons pas le combat sur le terrain.

Et heureusement, nous ne menons aucun combat en Asie de l'Est. Mais l'endroit où nous nous battons, c'est au Moyen-Orient. C'est la guerre avec l'Iran. Et la question, c'est : qu'est-ce qu'on peut faire pour en sortir ? C'est curieux, mais je pense souvent à la guerre du Vietnam quand je réfléchis à cette guerre avec l'Iran. Souvenez-vous : en mille neuf cent soixante-huit, après que le président Johnson a annoncé qu'il ne se représenterait pas, parce qu'il avait été, en quelque sorte, détruit politiquement par la guerre du Vietnam, Richard Nixon s'est présenté contre Hubert Humphrey. Nixon a remporté l'élection en novembre soixante-huit, et il a pris ses fonctions en janvier soixante-neuf. Et pendant sa campagne, Nixon avait été très clair : il disait qu'il avait un plan secret pour mettre fin à la guerre, et qu'il allait y mettre fin rapidement.

Eh bien, si on regarde ce qui s'est passé après l'arrivée de Nixon au pouvoir, il n'avait aucune intention de mettre fin à la guerre. Il voulait rester dans le combat. Il ne voulait pas admettre la défaite. Et en fait, on pensait qu'en mille neuf cent soixante-douze, en combinant la puissance aérienne américaine et les forces terrestres vietnamiennes, cette alliance nous permettrait de tenir tête aux Nord-Vietnamiens et d'éviter la défaite. L'administration Nixon ne voulait pas perdre au Vietnam. Ils cherchaient sans cesse une stratégie astucieuse pour s'assurer qu'on puisse gagner la guerre, ou au moins ne pas la perdre. Et bien sûr, à la fin, c'est le Congrès qui a forcé la main de Nixon. Le Congrès a dit à l'administration Nixon : vous n'avez pas le droit d'utiliser la puissance aérienne pour sauver la situation.

En mai soixante-douze, quand on a stoppé l'offensive nord-vietnamienne grâce à la puissance aérienne tactique, c'était la dernière fois. Après ça, le Congrès a rendu impossible pour l'administration Nixon de soutenir le gouvernement de Saïgon par la force aérienne. Et bien sûr, ce qui s'est passé, c'est que Saïgon est tombée, les Nord-Vietnamiens ont gagné. Mais Nixon, et bien sûr Henry Kissinger, qui était d'abord son conseiller à la sécurité nationale puis son secrétaire d'État, ne voulaient pas perdre. Ce n'est pas dans la manière américaine. Et si on regarde l'Afghanistan, comme vous le savez, on y est restés vingt ans à combattre les talibans. On ne voulait pas perdre cette guerre non plus. Tout ça montre que, quand les États-Unis s'engagent dans une guerre, même quand ils sont en train de la perdre, il leur est très difficile d'accepter la défaite.

C'est très difficile. Les États-Unis sont un pays extrêmement puissant, et ils cherchent sans arrêt un moyen de gagner. Et c'est, je pense, la logique de base qu'on voit à l'œuvre dans le cas de l'Iran. Vous savez, toi et moi, on peut leur dire que cette guerre est perdue. Et, d'une certaine manière, ils le savent. Mais ils refusent simplement de l'admettre. Ils se disent qu'il doit bien exister une formule magique quelque part. Après tout, ce sont les États-Unis d'Amérique, le plus grand pays du monde, le plus puissant aussi. Comment peut-on leur dire, comment peut-on nous dire, qu'on ne peut pas vaincre un petit pays comme l'Iran ? Ce n'est tout simplement pas possible pour eux. C'est ce genre de logique qui entre en jeu.

Ce qu'on voit, en fait, c'est Trump qui s'agite dans tous les sens, et ses conseillers aussi, à la recherche d'une solution. Et il y a très peu d'indices, du moins dans ce qui est public, que quelqu'un à l'intérieur dise : « C'est fini. On a perdu. Acceptons-le, négocions quelque chose et limitons les dégâts. » C'est pourtant ce qu'ils devraient faire, parce que la réalité, c'est qu'on a perdu cette guerre, et qu'il n'y a aucun moyen de redresser la situation. Mais bon, tout ça pour dire, Glenn, qu'il va être très difficile de faire accepter aux États-Unis qu'ils ont été vaincus par les Iraniens. Et on fera tout ce qu'on peut pour trouver un moyen de gagner cette guerre.

#Glenn

Eh bien, je vois que les États-Unis ont toujours eu du mal à accepter la défaite. Mais la situation semble encore pire aujourd'hui, parce que les États-Unis sont maintenant, disons, représentés par l'administration Trump. Et lui, il a un peu construit toute son image sur le fait d'être un dirigeant fort, un grand leader, celui qui allait rendre sa grandeur à l'Amérique. Alors, se faire arrêter en Iran, c'est quelque chose de très difficile à avaler. Je veux dire, si c'était une défaite face aux Chinois ou aux Russes, ce serait une chose. Mais face à l'Iran, comme vous l'avez dit, c'est vraiment difficile à accepter. Et en plus, Trump a tout misé sur cette guerre, on dirait. Il devait être le président de la paix, et puis il s'est lancé à fond dans cette guerre contre l'Iran, en pensant que ce serait la paix par la force. Mais maintenant, tout ça s'est effondré. Alors, est-ce que vous craignez, disons, une sorte de crise personnelle, ou la tentation de prendre des mesures désespérées pour, encore une fois, essayer de renverser la situation ?

#John Mearsheimer

Mais je m'inquiète qu'il en vienne à prendre des mesures désespérées. C'est pour ça que je pense qu'il y a une vraie possibilité qu'il relance une campagne de bombardements massifs. Et si c'est le cas, ce sera vraiment une campagne de bombardements massifs. On finira par détruire une grande partie des infrastructures en Iran et par tuer beaucoup de gens. Et c'est ce qui arrive quand des pays deviennent désespérés. Mais ce que je veux dire, c'est que ça ne marchera pas. Concernant un effondrement total, je pense que c'est peut-être exagéré. Ça pourrait arriver, oui, mais je crois que—encore une fois, je n'aime pas toujours revenir à l'analogie du Vietnam—j'ai vu ce qui est arrivé au président Johnson.

J'étais jeune à l'époque, mais je me souviens très bien du moment où nous sommes entrés pleinement en guerre, en mars mille neuf cent soixante-cinq. Et puis, de ce qui est arrivé au président Johnson pendant les trois années qui ont suivi. En mars soixante-huit, pour lui, tout était fini. Il a annoncé qu'il ne se représenterait pas. C'était un homme vaincu. La guerre l'avait épuisé. Ça se voyait sur son visage, ça s'entendait dans sa voix. C'était une défaite personnelle dévastatrice, autant qu'une défaite pour le pays. Et on peut imaginer une situation semblable pour le président Trump. Vous savez, il ne va pas gagner cette guerre. C'est devenu exactement le genre de guerre dans laquelle il nous avait promis de ne jamais s'engager.

Et bien sûr, quand il est entré en guerre, il ne pensait pas que ça allait se passer comme ça. D'ailleurs, c'est l'une des grandes différences entre le Vietnam et cette guerre. Pendant la guerre du Vietnam, Johnson savait très bien qu'il s'engageait, en réalité, dans un conflit pour lequel nous n'avions aucune formule pour le gagner. Il pensait malgré tout qu'il était essentiel d'y aller, et d'essayer de comprendre, au fur et à mesure, comment on pourrait le remporter. Mais dès le départ, il était très pessimiste. Là, c'est différent. Trump, lui, était optimiste. Cette guerre-là ressemble plutôt à celle d'Irak, en deux mille trois. Vous vous souvenez, à l'époque, l'administration Bush était incroyablement optimiste sur la façon dont l'invasion de l'Irak allait se dérouler.

Et puis, bien sûr, le président Bush a atterri sur le porte-avions et a déclaré que la mission était accomplie. Évidemment, tout est parti en vrille peu de temps après. Mais dans le cas de l'Irak, en deux mille trois, comme ici en Iran le vingt-huit février, on pensait qu'on allait remporter une victoire rapide et décisive, et que tout irait bien ensuite. Rien à voir avec la guerre du Vietnam. Johnson et ses conseillers ne se faisaient aucune illusion. Mais là, ça ne s'est pas très bien passé. Alors la question, c'est : que fait Trump maintenant ? Et comme toi et moi l'avons déjà dit plusieurs fois dans l'émission, il n'a aucune bonne option.

#Glenn

Eh bien, au moins en Irak, les États-Unis ont, disons, gagné sur le plan militaire. Mais ils n'ont pas réussi à consolider cette victoire. L'insurrection est arrivée, et, bon, on a pu la contenir pendant un certain temps, à la décharge de Bush. Mais avec l'Iran, il n'y a jamais eu de victoire, ou plutôt, une victoire d'un tout autre genre. Et c'est ce qui rend la situation très compliquée... ou plutôt, disons, différente. Ce qui me rend pessimiste aujourd'hui, c'est cette nouvelle manière de présenter les guerres. On a l'impression qu'elles vont s'intensifier. Par exemple, si on regarde les médias européens en ce moment, ils sont revenus à dire que l'Ukraine a renversé la situation, que l'Ukraine est de nouveau en train de gagner. Et la propagande, elle, est remontée à fond, comme au maximum. Donc maintenant, tout à coup, on parle à nouveau de victoire, qu'on va battre les Russes, tout ça. On revient à ce discours absurde. Et du côté américain, je trouve que cette nouvelle façon de présenter les choses est vraiment intéressante.

Autrement dit, on voit de plus en plus de références à, eh bien, la guerre avec l'Iran est en gros terminée. Vous savez, cette guerre que les États-Unis ont commencée par une attaque surprise. C'est fini. Mais maintenant, il y a un nouveau conflit : l'Iran bloquerait le détroit d'Ormuz, et l'Amérique devrait libérer cette voie maritime internationale. Je ne sais pas si c'est, encore une fois, une façon de « revendre » la guerre, en disant cette fois : « On n'a pas attaqué, on va simplement rouvrir le passage » ou « le libérer ». Ou si c'est juste une manière de la présenter au Congrès comme une guerre totalement différente de la précédente. Franchement, je ne sais pas. Et vous, comment vous voyez ça ? Parce qu'il y a tellement d'attention aujourd'hui sur la guerre de l'information, sur la guerre des récits. Mais malgré tout, la façon dont les acteurs essaient de façonner le récit, c'est quand même un bon indicateur de la direction qu'ils comptent prendre.

#John Mearsheimer

Oui, pour commencer avec l'Ukraine, il ne fait aucun doute que, si on regarde le récit dominant en Occident en ce moment, c'est que les Ukrainiens sont en train de gagner. Qu'ils ont renversé la situation. Que les Russes sont sur la défensive, et ainsi de suite. Le grand danger, Glenn, c'est que cette perception donne aux Européens et aux Ukrainiens une incitation à intensifier les attaques sur le territoire russe. L'argument qu'on entend, c'est que, cette fois, les Russes battent en retraite, que ces attaques sont extrêmement efficaces, et qu'il faut donc augmenter leur fréquence et leur précision pour obtenir de meilleurs résultats sur le champ de bataille. Mais si on croit à ce discours, comme on en a déjà parlé, on s'expose à de très gros problèmes. Pour ce qui est de l'Iran, je pense qu'il y a effectivement un peu de rebranding, mais à mon avis, ça ne change pas grand-chose.

La question, c'est : qu'est-ce que les États-Unis vont faire pour vaincre l'Iran et obtenir ce qu'ils veulent ? Est-ce que ça va passer par l'ouverture du détroit ? Franchement, je ne pense pas que quelqu'un croie vraiment qu'on puisse faire ça et parler de victoire. C'est pour ça, à mon avis, qu'ils évoquent une campagne de bombardements. J'ai l'impression qu'on en est arrivé à un point, dans ce conflit avec l'Iran, ou cette guerre avec l'Iran, où il y a deux options. Enfin, peut-être trois. La première, c'est de continuer comme maintenant, le statu quo. La deuxième, c'est d'accepter la défaite et de négocier un accord. Et la troisième, c'est de relancer la campagne de bombardements. Voilà les choix possibles. Mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de discussions sérieuses sur la prise du détroit. Et même si on le prenait, ce ne serait pas fini, parce que les Iraniens ont toutes sortes de ripostes possibles. Donc, je pense qu'on en est là, dans cette guerre avec l'Iran.

#Glenn

Juste une dernière question. Est-ce qu'il reste une autre carte que les États-Unis peuvent jouer ici ? Je veux dire, vous voyez quelque chose, vous ? Des acteurs régionaux, les Kurdes, les Azerbaïdjanais... enfin, quelqu'un qui pourrait s'appuyer sur le Pakistan, quelqu'un qui pourrait, en gros, jouer le rôle, disons, des Ukrainiens du Moyen-Orient. Ou, pour le dire autrement, des Européens, quelqu'un à qui ils pourraient déléguer la guerre. Moi... je ne vois personne avec des capacités comparables à celles qu'on trouve en Europe. Je pense que l'Ukraine, c'était un peu la dernière chance de vaincre les Russes. Mais dans cette région du monde, il n'y a pas d'autre grande armée par procuration qu'on puisse construire.

#John Mearsheimer

Non, je veux dire, si les États-Unis et Israël ensemble n'ont pas réussi à vaincre l'Iran, franchement, qui le pourrait ? On dirait que les Émirats arabes unis cherchent la confrontation avec l'Iran. Et d'ailleurs, il semble que les Émirats aient participé aux côtés des États-Unis et d'Israël pendant la campagne de bombardements de quarante jours. Mais les Émirats, seuls, ne font clairement pas le

poids face à l'Iran. En réalité, si les Émirats entraient en guerre contre l'Iran, je pense que les Iraniens détruiraient le pays. Ils s'en prendraient aux usines de dessalement, et à toute leur infrastructure énergétique.

Ce serait une catastrophe totale pour les Émirats arabes unis. Franchement, je ne comprends pas pourquoi les Émirats ne cherchent pas à trouver une sorte de modus vivendi avec les Iraniens. Mais évidemment, ce n'est pas le cas. Ils ne sont pas en position d'affronter les Iraniens. Non, je veux dire, pour moi, c'est très simple. Si nous ne pouvons pas le faire militairement — nous, c'est-à-dire les États-Unis, même avec les Israéliens — alors ça veut dire que ce n'est pas faisable. Et dans ce cas, nous avons échoué. Donc, il faut conclure un accord. Et cet accord va refléter le fait que nous avons perdu et que l'Iran a gagné. Et ça, à ce stade, c'est inacceptable pour les États-Unis.

Et comme tu peux l'imaginer, Glenn, c'est totalement inacceptable pour les Israéliens, parce qu'ils considèrent l'Iran comme une menace existentielle, à tort ou à raison. Donc, si Trump était tenté de conclure un accord qui reconnaîtrait en quelque sorte que nous avons perdu, les Israéliens et leurs soutiens aux États-Unis s'y opposeraient farouchement. Et ça, évidemment, ça pousse à se demander : où tout ça nous mène, non ? Peut-être que ce que je veux dire, c'est que même si Trump a envie de faire un accord, la pression exercée sur lui pour ne pas le faire, venant d'Israël et de ses soutiens aux États-Unis, qui ont une influence énorme, pourrait l'empêcher de s'asseoir à la table avec les Iraniens. Et là, on se dit : jusqu'où tout ça va aller ?

#Glenn

Eh bien, les médias disent qu'on pourrait être à peine à un jour ou deux d'un retour à la guerre avec l'Iran. Et j'entends dire que les Russes vont dévoiler de nouvelles armes en Ukraine. Donc, on dirait que la semaine qui arrive s'annonce vraiment inquiétante. On refera le point un peu plus tard. Vous avez un dernier mot avant qu'on termine ? Non, je suis d'accord avec vous.

#John Mearsheimer

Je pense qu'on pourrait intituler cette discussion « Sur l'échelle de l'escalade ». C'est vraiment déprimant de penser à l'endroit où on en est. Et c'est tout aussi déprimant de se dire que deux personnes comme nous, qui ont passé beaucoup de temps à réfléchir à ces questions, n'arrivent même pas à imaginer une histoire, pour l'un ou l'autre de ces deux conflits, qui se termine ne serait-ce qu'un peu bien. C'est vraiment très déprimant.

#Glenn

Je me demande souvent s'il n'y a pas... enfin, s'il n'y a pas un problème plus large aujourd'hui, dans tout l'Occident. Une sorte d'incapacité à regarder une situation de façon vraiment objective. Pendant des années, au moins entre deux mille quinze et deux mille vingt-deux, j'ai toujours averti qu'il fallait tout faire pour appliquer les accords de Minsk. On devait s'en réjouir, c'était une chance. Ça pouvait

éviter une grande guerre. Si on les ignorait, on allait en provoquer une. Et c'était impossible d'avoir cette discussion. À chaque fois que j'essayais de faire valoir ce point, la réponse, en gros, c'était : « Ah, mais ça, c'est pro-russe. » Si on est pro-occidental ou pro-ukrainien, alors on ne peut pas les appliquer, parce que ce serait une capitulation. Du coup, tout est réduit à « pro ceci » ou « pro cela », et personne n'a jamais expliqué comment ils imaginaient que tout ça allait se dérouler.

Si on ignore cet accord de paix, on renforce l'armée ukrainienne jusqu'au point où les Russes se disent : d'accord, là, on ne peut plus accepter cette menace existentielle. Je veux dire, même aujourd'hui, on voit bien ce qui s'est passé en ignorant cette paix, en escaladant à chaque étape. Ce n'était pas bon pour l'Ukraine. Elle est en train d'être détruite. Ce n'est pas bon non plus pour l'Occident. On s'affaiblit, on se fragmente. Personne n'est capable d'expliquer de manière convaincante comment tout ça était censé se terminer. Et même quand tout devient un chaos total, on s'en sert comme preuve pour dire : « Vous voyez, on vous l'a toujours dit, la Russie est mauvaise. » Mais il n'y a pas de vraie discussion sérieuse. C'est juste : il faut être pour ceci, et si on l'est, il faut répéter les slogans. Si on conteste, alors on est avec l'ennemi, en gros. Le bon sens me manque. Les vraies discussions, les vrais débats me manquent. On ne les a clairement plus dans ce pays, et c'est un gros problème partout en Europe. Enfin... voilà.

#John Mearsheimer

Oui. Difficile de ne pas être d'accord avec toi. Tu sais, juste un dernier point, Glenn, en revenant un peu sur le Vietnam. Une chose que j'ai apprise à cette époque, et que le temps a confirmée, c'est qu'il est très facile pour les États-Unis d'entrer en guerre, mais très difficile d'en sortir. On se lance dans ces conflits en pensant qu'on va remporter une victoire rapide et décisive. Ou bien on suit une politique qui semble annoncer de gros problèmes, mais on se dit : je peux gérer ça, je vais régler le problème en avançant. Mais en réalité, c'est rarement le cas. On gagne très rarement des victoires rapides et décisives quand on part en guerre. Parfois, oui, ça arrive.

Et vous savez, quand les États-Unis se lancent dans un conflit avec un pays comme l'Iran, je me dis dès le départ que celui-là va être très difficile à quitter. C'est la même chose quand on envahit l'Afghanistan, ou quand on envahit l'Irak. On est entrés en Irak en deux mille trois. On en est finalement sortis en deux mille onze. Puis on a dû y retourner en deux mille quatorze. Et aujourd'hui encore, on a des troupes sur le terrain en Irak. On continue d'intervenir dans la politique irakienne. C'est vraiment incroyable. Il nous a fallu vingt ans pour sortir d'Afghanistan. Et la guerre du Vietnam, c'était un autre désastre. Mais bon, vous savez, entrer dans ces conflits, c'est toujours beaucoup plus facile que d'en sortir. C'est une leçon que j'ai apprise il y a longtemps. Et je pense que ces conflits en sont la preuve.

#Glenn

Oui, bien sûr. Oui, c'est une leçon qu'on a apprise aussi au cours des trente dernières années — ces guerres sans fin. Faciles à déclencher, mais très difficiles à terminer. Et ce sera sûrement la même

leçon avec la guerre contre l'Iran, maintenant que le détroit d'Ormuz semble perdu. En tout cas, merci beaucoup d'avoir pris le temps, et j'espère qu'on se reverra bientôt.

#John Mearsheimer

Avec plaisir, Glenn.